
INTRODUCTION GÉNÉRALE

« Hawaï » fait partie de ces toponymes qui résonnent dans l’imaginaire collectif, s’inscrivent dans notre carte mentale du monde même si nous ne savons pas toujours situer ce lieu avec la plus grande précision. Nous l’associons en revanche assez bien au « Pacifique », voire à la « Polynésie¹ » (région située à l’intérieur du triangle dont les sommets sont formés par Hawaï, la Nouvelle-Zélande, et l’île de Pâques), sans doute en raison des migrations qui ont été lancées depuis les Marquises puis Tahiti entre le ^ve et le ^{xiv}e siècles (figure 1). Par ailleurs, nous le hissons facilement au premier rang mondial des spots de surf, et cela suffit souvent à nourrir la rêverie.

LE MYTHE INSULAIRE ET LES ESPACES DU TOURISME

De fait, l’archipel d’Hawaï s’inscrit assez bien parmi les utopies, ces « lieux de bonne qualité² » qui n’ont pas toujours d’existence réelle mais dont l’« idée » peut finir par être incarnée dans les choses de ce monde. Car à la différence des utopies radicales, « paradis » promis dans l’au-delà, l’archipel hawaïen s’apparente davantage à une utopie « raisonnable », accessible « ici et maintenant », même si l’image d’un bout du monde (Hawaï est situé à 4 000 km de la Californie et à 6 000 km du Japon) en fait aussi un lieu qui se mérite, contribuant à éveiller le désir touristique et la mobilité qui l’accompagne.

Le « paradis terrestre » imaginé dans une île n’est pas un phénomène nouveau si bien que le mythe poursuit une longue carrière depuis l’antiquité au moins, et pas seulement en Occident³. Depuis les premières utopies insulaires imaginées

1. Le mot est inventé en 1756 par Charles de Brosses, juriste, historien, et géographe, très imprégné de récits de voyage. Selon Serge Tcherkézoff, « son idée était simple. Il voulait persuader la cour de France que le Pacifique recelait “un grand nombre d’îles” (*polus-nēsos*) qui seraient “riches en épiceries” et qu’il fallait par conséquent lancer un programme d’exploration ». Voir TCHERKÉZOFF S., *Tahiti-1768. Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, Papeete, Au Vent des îles, 2004, p. 13.
2. Selon Thierry Paquot, le mot « utopie » est « forgé sur le substantif grec *topos* qui signifie “le lieu”, précédé de deux préfixes dont on peut cumuler les sens : *eu* exprimant “la bonne qualité”, et *ou* marquant la négation. Ainsi, “utopie” désigne à la fois “le lieu qui est bon”, “le lieu du bonheur” en quelque sorte, et “le lieu qui n’est pas”, “le lieu de nulle part”, qui n’a pas d’existence géographique réelle ». Voir PAQUOT T., *L’utopie, ou l’idéal piégé*, Paris, Hatier, coll. « Optiques Philosophie », 1996, p. 6.
3. Par « Occident », nous entendons l’Europe et ses projections dans le monde, notamment les États-Unis. Voir LÉVY J., *Europe. Une géographie*, Paris, Hachette Supérieur, 1997.

eux de l'harmonieuse (« tempérée ») inclinaison des rayons solaires, les nouveaux délices du chaud vont donner une chance inédite aux « îles tropicales ».

Pour autant, si le tourisme actualise la figure du « paradis terrestre » à travers l'île tropicale notamment, les situations insulaires restent très différenciées. L'île tropicale ne constitue pas un objet homogène et des positions se dégagent par rapport au tourisme, entre ouverture et cloisonnement. Là comme pour d'autres objets géographiques, y compris ceux qui semblent les plus éloignés de l'île tropicale comme les parcs à thème par exemple, il faut que certains ingrédients prennent ensemble pour que la touristicité du lieu (sa qualité de destination, pratiquée par des touristes) soit rendue effective⁵.

Certaines îles tropicales sont même des espaces non touristiques. C'est le cas des Comores qui ne parviennent pas à profiter du succès d'autres îles de l'océan indien comme les Seychelles ou Maurice. Cette configuration peut se retrouver en Polynésie avec Wallis-et-Futuna où le flux touristique n'est même pas comptabilisé⁶.

Une même île peut en outre porter des situations très contrastées comme c'est le cas entre Haïti, angle mort des circulations touristiques, et la République dominicaine qui s'affirme comme une destination centrale dans les Caraïbes.

Encore que la réalité soit souvent plus nuancée qu'il n'y paraît immédiatement. D'abord, l'inclination du sens commun à chercher le « paradis » du côté des territoires les plus déconnectés de l'espace-monde, y compris par les réseaux du tourisme, projette en réalité régulièrement ces lieux sur le devant de la scène mondiale. Si les îles Andaman (situées dans l'océan indien, à 200 km environ au Sud de la Birmanie) constituent, selon certains, de bonnes candidates à l'élection du nouveau « paradis insulaire », la mise en récit de leur *insularisme* touristique (la relative fermeture au tourisme) et la promotion d'un lieu de qualité où l'on n'aura pas à se frotter à l'« idiot du voyage⁷ », pourrait en réalité susciter de nouvelles convoitises⁸.

Ensuite, les lieux placés un peu vite du côté du « tourisme de masse » peuvent donner à voir une position ambivalente face aux touristes. Alors que nous serions tentés de placer les Maldives parmi les lieux investis par d'importants flux touristiques en provenance du monde (931 000 touristes internationaux en 2011⁹),

5. VIOLIER P., *Tourisme et développement local*, Paris, Belin, 2008.

6. Voir GAY J.-C., *Les cocotiers de la France. Tourismes en outre-mer*, Paris, Belin, coll. « BelinSup Tourisme », Paris, 2009.

7. Pour reprendre ici la formule de Jean-Didier Urbain qui déconstruit les stéréotypes associés au touriste, régulièrement représenté dans les discours communs mais aussi dans le segment savant, comme une figure radicale de l'Autre, prompte à dévoyer l'idéal du voyage. Voir URBAIN J.-D., *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, 2^e édition, Paris, Payot et Rivages, 1993.

8. BOUSSOU J., « Nager avec un éléphant aux îles Andaman », *Le Monde* 2, 14 mars, 2009, p. 28-31.

9. Organisation mondiale du tourisme, *Faits saillants OMT du tourisme*, édition 2012. Ces chiffres restent toutefois à nuancer dans la mesure notamment où l'OMT inclut dans sa définition du tourisme les « motifs professionnels », la religion et le pèlerinage, ou encore le « traitement médical », des « motifs » qui posent problème dans la mesure où le tourisme suppose notamment le « libre choix de l'individu », et des pratiques relevant de l'agrément.

l'ouverture reste néanmoins sélective, à tel point que la mise en tourisme a été conditionnée par le déploiement d'un modèle spatial, celui de l'entre soi (touristique) sous la forme de l'île-hôtel¹⁰.

De même, si l'on s'en tenait aux seules données statistiques, Hawaï pourrait constituer une apogée touristique. Avec ses 7,2 millions de visiteurs (une nuit et plus passées dans l'archipel) en 2011, la plupart d'entre eux venant des États-Unis du continent (plus de 4,5 millions, dont plus de 1,6 million en provenance de Californie¹¹), ce lieu peut très bien être appréhendé comme un « idéal-type » du tourisme des grands nombres. C'est surtout vrai dès que l'on est tenté de rapporter ce chiffre au nombre de résidents permanents dans l'archipel, lequel atteint environ 1 360 000 en 2010¹².

Mais outre que les « visiteurs » ne sont pas tous touristes (les raisons de la visite peuvent être très variées, et relever par exemple de motifs professionnels), Hawaï ne constitue pas un territoire touristique, un espace où « la mise en tourisme est continue et exhaustive¹³ ». De fait, si le tourisme donne la coloration dominante à l'archipel, jusqu'à tirer parfois l'ensemble du fonctionnement de la société, les situations géographiques restent différenciées, notamment si on lit l'espace hawaïen selon un « agencement dynamique de centres et de périphéries¹⁴ ».

Ainsi, si l'archipel hawaïen est constitué de 8 îles principales (figure 2), Ni'ihau, situé à l'Ouest de Kauai, constitue par exemple un angle mort de l'espace touristique dans la mesure où l'accès à l'île est interdit à moins que l'on y ait été invité par les propriétaires.

Quant à Kauai, elle constitue surtout un « site touristique¹⁵ », un lieu de passage pour des touristes qui n'y séjournent pas mais viennent le visiter depuis les centres touristiques que sont Maui et surtout Oahu. Certes cette dernière ne concentre plus que la moitié des chambres d'hôtel de l'archipel contre 65 % du total en 1965. Mais Waikiki, quartier situé à l'est de Pearl Harbor (Honolulu), agrège près de la moitié des 170 000 touristes environ qui visitent chaque jour l'archipel, les Japonais figurant au premier rang des touristes internationaux. Par ailleurs, l'activité touristique développée dans ce lieu comptait pour 8 % du PIB dégagé par l'État d'Hawaï en 2002, et générait 10 % de l'emploi civil total dans l'archipel¹⁶.

Sur ce sujet, voir STOCK M. (dir.), *Le tourisme. Acteurs, lieux et enjeux*, Paris, Belin, 2003, p. 13.

10. Voir GAY J.-C., « Deux figures du retranchement touristique : l'île-hôtel et la zone franche », *Mappemonde*, n° 59, 2000, p. 10-16 et Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2005.

11. Department of business, economic development and tourism, *State of Hawaii Data Book*, 2011.

12. *Ibid.* Or, le nombre moyen de visiteurs par jour atteint dans le même temps 185 824 selon cette même source.

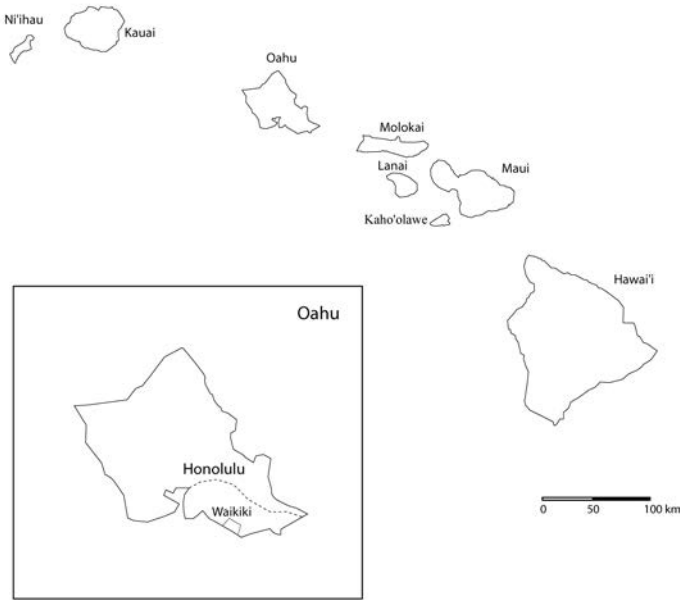
13. COEFFÉ V., PÉBARTHE H., VIOLIER P., « Mondialisations et mondes touristiques », *L'information géographique*, n° 2, 2007, p. 83-96.

14. *Ibid.*

15. Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2002.

16. Department of business, economic development and tourism, *The Economic Contribution of Waikiki*, 2003.

Figure 2 : Carte de l'archipel hawaïen à différentes échelles.



« POURQUOI ICI ET PAS AILLEURS » ?

Le parti pris par ce travail est donc de chercher à comprendre pourquoi et comment Hawaï en général et Waikiki en particulier sont *devenus* des lieux touristiques quand rien ne les prédestinait à l'être. Autrement dit, il est difficile de chercher la touristicité de l'archipel dans sa « nature ». D'ailleurs, si l'eau turquoise par exemple est bien présente à Hawaï comme dans beaucoup d'autres archipels tropicaux, y compris ceux qui ne sont pas « touristiques », cette valorisation a été rendue possible par les représentations de peintres comme Gauguin et Matisse dont le travail à Tahiti notamment a attribué une forme paysagère à des éléments qui étaient jusque là restés « neutres ». C'est ce que révèlent les premiers récits de voyage, ceux de Bougainville ou Cook, dans lesquels la couleur des eaux marines reste invisible. Il faut attendre les écrits de London qui s'installe à Waikiki au début du XX^e siècle, pour qu'émerge la description des eaux turquoise, un modèle esthétique qui a été depuis transféré dans le fond de nos piscines¹⁷. La question de la place de la « nature » dans la touristicité d'un lieu doit donc pouvoir être saisie, mais comme un élément du système, et toujours en

17. COEFFÉ V., VIOLIER P., « Les lieux du tourisme : de quel(s) paradis parle-t-on ? Variations sur le thème de l'urbanité touristique », *Articulo-Journal of Urban Research*, n° 4, 2008, [<http://articulo.revues.org/158>]. Équipe MIT, *Tourismes 3. La révolution durable*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2011.

relation dynamique avec les acteurs qui la valorisent. Cela oblige à appréhender la qualité touristique d'un lieu autrement que par l'inventaire des « attraits », surtout que leur construction est largement fondée sur une dichotomie nature/culture difficilement opératoire¹⁸.

Comment se sont articulées la sélection et l'élection d'Hawaï dans le processus de mise en tourisme ? Quels sont les composants qui ont créé les conditions pour que l'archipel devienne un haut lieu mondial du tourisme – au sens d'un lieu condensant une forte charge imaginaire, incarnant des pratiques et fonctionnant comme modèle pour les autres lieux à travers le monde¹⁹ – ? Comment Waikiki est passé d'une position d'angle mort à celle de centralité touristique ? Pourquoi l'imaginaire du surf imprègne-t-il à ce point le lieu jusqu'à en faire un spot capable d'alimenter le monde en nouveaux pratiquants²⁰ ?

On le voit, la problématique s'inscrit dans une géographie du présent mais refuse de se laisser envahir par le déterminisme. Or ce dernier n'est peut-être jamais aussi bien mobilisé que dans l'approche des espaces touristiques, à travers laquelle le problème est liquidé par le recours commode aux vocations, alors que celles-ci ne sont jamais que des productions sociales dont il est intenable de nier l'historicité. Voilà pourquoi certains auteurs ont préféré parler d'« invention » dès lors qu'il s'agissait d'approcher la dimension touristique d'un espace ou d'un lieu²¹.

La démarche propose donc de convoquer l'épaisseur temporelle afin de nous donner du champ, non pas en faisant le choix d'un temps « quasi immobile²² » contraint par l'espace, mais en cherchant à comprendre comment les différentes configurations géographiques ont permis d'enclencher certaines bifurcations ou d'assurer la reproduction du système. Cette approche veut ruiner une autre dichotomie, celle habituellement pratiquée entre temps long et temps court, pour s'intéresser à leur articulation, l'agencement des « lignes de force [...] relancées sur la longue durée²³ » qui s'imposent aujourd'hui aux collectifs ou individus, avec « les actions du temps court²⁴ » capables d'infléchir ou de reproduire les premières. Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre le processus selon lequel Hawaï s'est différencié d'autres lieux du monde, sans nous imposer de « cadre spatial » *a priori* mais en analysant plutôt des logiques à l'œuvre.

18. VIOLIER P., *Tourisme et développement local*, *op. cit.*

19. Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2005.

20. COEFFÉ V., *Touristicité idéale. Hawaï, un parcours utopique*, thèse de doctorat en géographie, université de Rouen, 2003.

21. KNAFOU R., « L'invention du tourisme », dans COLLECTIF, *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1992, p. 851-864.

22. BRAUDEL F. cité par ELISSALDE B., « Géographie, temps et changement spatial », *L'Espace Géographique*, n° 3, 2000, p. 224-236.

23. LÉVY J., *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 1999, p. 167.

24. *Ibid.*

Pour cela, différents matériaux ont été mobilisés : romans, littérature de vulgarisation, guides touristiques, récits de voyage, cinéma, publicité, journaux, et travaux savants. Nous n'avons pas eu la prétention d'exhaustivité. Autrement dit, le corpus rassemblé ne se veut pas surplombant, il constitue une trame *possible*, de sorte qu'il a fallu opérer des choix qui se sont plutôt portés vers des objets et des acteurs qui nous ont paru déterminants dans la compréhension de « l'intrigue touristique ».

Or, comme l'ont souligné Mireille Bruston, Florence Deprest et Philippe Duhamel, des travaux récents ont porté sur l'analyse de la mise en désir de certains espaces comme la montagne ou le rivage. Mais la tentation a été grande de privilégier les conditions externes de l'émergence des lieux touristiques, supposant ainsi qu'une dynamique historique est venue se caler sur un espace « vide²⁵ ». Il nous a fallu dans ce contexte serrer de plus près l'*espace-opérateur*, « à la fois une ressource de l'activité humaine et un résultat de celle-ci²⁶ ».

Autrement dit, le phénomène touristique n'a pas atterri sur un espace neutre, lisse, transparent. S'intéresser à un lieu touristique suppose de bien vouloir se frotter à un lieu *pré-touristique*, avec ses rugosités. Dans ce système dynamique, les acteurs cherchent parfois à tirer parti des héritages, mais tentent aussi de les subvertir lorsque ces derniers freinent leurs intérêts du moment, dans le contexte de marges de manœuvre plus ou moins larges (par exemple en fonction de la position des individus dans le champ social).

Dans ce contexte, les travaux historiographiques ont pu servir de ressource, mais outre qu'ils ont tendance à cerner l'espace comme un produit et non comme un « producteur », ils accordent souvent le monopole à un seul niveau scalaire, qu'il s'agisse de Waikiki, Hawaï, la Polynésie, ou le Pacifique. Or, nous avons tenté de travailler chaque fois sur l'échelle géographique la plus pertinente pour saisir les logiques du moment.

PRENDRE AU SÉRIEUX LES HÉRITAGES PRÉ-TOURISTIQUES À HAWAÏ

C'est tout d'abord à travers les grandes découvertes projetées depuis l'Europe, à la fin du XVIII^e siècle, que nous pouvons mieux saisir l'intégration de l'archipel hawaïen dans l'espace-monde. C'est lors de son troisième voyage à travers le Pacifique pour la *Royal Navy*, que le commandant James Cook croise l'archipel d'Hawaï. L'île de Kauai constitue alors le premier point de contact par lequel les Européens découvrent l'archipel en 1778. C'est à ce moment-là que s'ouvre une chaîne de relations non linéaire. Dans un premier temps, Cook est perçu comme

25. BRUSTON M., DEPREST F., DUHAMEL P., « Genèse d'un lieu touristique », dans KNAFOU R. (dir.), *L'Institut de Saint-Gervais. Recherche-action dans la montagne touristique*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 1997, p. 85-107.

26. LUSSAULT M., *L'Homme spatial*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2007, p. 41.

la figure incarnée de Lono, divinité associée au développement de la nature ainsi qu'à la reproduction humaine, et qui « apparaît » chaque année à la faveur des pluies d'hiver, au moment même où les Anglais atteignent Hawaï. Cook devient d'autant plus facilement l'image de Lono que les Anglais arrivent en provenance de Tahiti, lieu de production des chefs et des dieux. Mais dans la cosmogonie hawaïenne, Lono doit ensuite s'effacer au profit du roi, à travers un cycle rituel qui consiste à priver le dieu des bénéfices de son passage. Or, en revenant dans un second temps parmi les Hawaïens après son départ de Kauai, Cook brise l'enchaînement rituel et menace l'ordre politique, d'autant qu'il contrevient aux obligations divines envers les êtres humains en s'exonérant de l'échange par des contre-dons²⁷. En revenant les mains vides à un moment où il était censé se tenir à distance des Hawaïens, Cook rompt l'ordre social et s'expose à une sanction. Un enchaînement de vols et de violences conduit finalement au meurtre de ce dernier. Le capitaine King, relayant Cook dans la mise en récit de la relâche à Hawaï, évoque quant à lui une rencontre heureuse avec les Hawaïens :

« Les habitants eurent compris notre intention de mouiller dans la baie, ils arrivèrent très nombreux et exprimèrent leur joie par leurs cris et leurs chants et par toutes sortes de gestes extravagants et désordonnés. Ils envahirent en peu de temps les ponts et les agrès de nos deux bâtiments ; et une multitude de femmes et de garçons qui n'avaient pas trouvé place dans les pirogues vinrent nager autour de nous par bancs. Beaucoup d'entre eux, n'ayant pu s'introduire à bord, passèrent toute la journée à s'ébattre dans l'eau²⁸. »

Les récits de voyage mettent régulièrement en scène la relation que les Hawaïens entretiennent avec l'océan, selon un registre qui traduit le « désir de rivage²⁹ », thème montant en Occident dans la seconde moitié du XVIII^e siècle :

« Ces insulaires sont [...] particulièrement versés dans l'art de la natation ; ils quittent leurs embarcations à toute occasion, plongent, passent dessous et vont rejoindre d'autres à de grandes distances. On voyait communément des femmes portant des enfants à la mamelle sauter par-dessus bord quand la houle était trop forte pour atteindre le rivage dans leurs embarcations et nager jusqu'à terre à travers une mer d'aspect terrifiant sans que leurs nourrissons fussent le moins du monde en danger³⁰. »

Le récit de Cook et la fascination exercée par certaines pratiques hawaïennes associées à l'espace marin, mais aussi la mise en scène d'une hospitalité qui s'inscrit dans l'idéalisation des sociétés polynésiennes par les découvreurs européens³¹,

27. SAHLINS M., *Des îles dans l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1989.

28. COOK J., *Relations de voyage autour du monde*, 3^e édition, Paris, La Découverte/Poche, 1998, p. 423.

29. CORBIN A., *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, 2^e édition, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1988.

30. COOK J., *Relations de voyage autour du monde*, *op. cit.*, p. 379.

31. Voir VIBART É., *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Complexe, 1985.

apparaissent de ce point de vue comme une ressource particulièrement riche en potentiel de mobilisation. Les promoteurs touristiques ont ainsi eu tendance à sélectionner dans ce « récit des origines », les éléments qui traduiraient une bienveillance « naturelle » des Hawaïens à l'égard des visiteurs, signifiée par le vocable *aloha* (un terme polysémique qu'il est possible de traduire notamment par « bonne volonté », « amour »³²), décliné à l'envi dans une grande variété de supports de communication (voir cahier photographique, images 1 et 2).

Aloha est un terme densément mobilisé dans la mesure où il permet d'activer l'imaginaire érotique symbolisé par « la femme » polynésienne depuis le XVIII^e siècle en Occident là aussi, Tahiti ayant constitué le lieu de naissance du mythe. Telle une synecdoque, la vahiné tahitienne a rejailli en effet sur la féminité polynésienne dans son ensemble³³ en actualisant, avec la vision des Lumières, la figure antique de Vénus, associée à une nudité innocente, affranchie du péché originel. Après le contact violent des Anglais (emmenés par Samuel Wallis) avec les Tahitiens en 1767, Louis-Antoine de Bougainville aurait en fait bénéficié à Tahiti d'un accueil plus favorable au cours de son « voyage autour du monde » effectué entre 1766 et 1769. Or, la peur suscitée auprès des Tahitiens (Wallis avait fait usage du canon peu avant) a probablement joué un rôle dans l'accueil par de jeunes filles (et non des femmes) gagnées davantage par les « pleurs » que par la joie, contrairement à ce que rapporte le récit de Bougainville³⁴. John Hawkesworth, chargé par l'Amirauté britannique d'éditer les notes de voyage de Wallis et Cook notamment, aurait en fait été justement inspiré par les récits de Bougainville déjà traduits en langue anglaise, jusqu'à produire des malentendus voire des interprétations fallacieuses, surtout à l'endroit de femmes prétendument disposées à la liberté sexuelle, y compris en public. De fait, le « commerce amoureux » avec les Européens était surtout contraint par l'ordre des chefs et prêtres tahitiens espérant capter les pouvoirs de personnages surhumains.

32. KANAHELE G., « The use and abuse of Aloha », *Honolulu Magazine*, novembre 1983, p. 117-119.

33. Cette figure féminine a été construite par un regard masculin (les explorateurs étaient tous des hommes), contre la féminité des îles occidentales du Pacifique. Dès la fin du XVI^e siècle, les « voyageurs européens avaient élaboré petit à petit une opposition massive entre les peuples « à peau noire » habitant les îles occidentales et les peuples à peau « claire » habitant les îles orientales (ces îles qu'on appelle aujourd'hui « polynésiennes ») ». Voir TCHERKÉZOFF S., *Tahiti-1768. Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, op. cit., p. 10. Alors qu'il évoque par exemple les habitants des îles du Vanuatu, Bougainville les décrit ainsi : « Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits [...]. Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes [...]. » Voir BOUGAINVILLE DE L. A., *Voyage autour du monde*, Paris, Gallimard, 1982, p. 286. Dumont d'Urville, lorsqu'il dresse en 1832 la « carte de l'Océanie », synthétise « des idées qui avaient déjà cours » et « [prend] le parti de distinguer la région des « îles [aux populations] noires » – la Mélanésie, de *melas* « noir » – du reste du Pacifique ». Voir TCHERKÉZOFF S., *Tahiti-1768. Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, op. cit., p. 10.

34. TCHERKÉZOFF S., *Tahiti-1768. Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, op. cit.

Cette vision érotique de la figure tahitienne a eu tendance à se propager alors à travers l'interprétation de toutes les pratiques polynésiennes, y compris par exemple la danse et ses postures perçues comme « lascives³⁵ ».

Par ailleurs, Cook identifie l'archipel hawaïen comme un point de relâche intéressant dans le contexte des circulations trans-pacifiques liées à l'activité de négoce, pratiquée notamment par les Espagnols. L'explorateur voit dans l'archipel d'Hawaï un passage rendant possible la reproduction de la force de travail, par la captation de ressources matérielles pouvant faire défaut lors des longs déplacements à travers le « vaste océan ». Après Cook, Hawaï ne constitue pas seulement un lieu d'approvisionnement pour les négociants européens alors engagés sur les routes trans-pacifiques. L'activité de négoce intègre dès le début du XIX^e siècle, le bois de santal prélevé dans l'archipel et échangé contre le thé chinois à Canton, marché bientôt dominé par les maisons de Boston. C'est aussi par le commerce que s'exerce une pression de plus en plus forte des États-Unis sur l'archipel, les négociants étasuniens faisant même appel à la *Navy* en 1826 pour inciter la famille royale à rembourser ses dettes. Avant même la crise du bois de santal, l'activité baleinière a par ailleurs intensifié l'intégration des îles Hawaï dans l'espace-monde, notamment au travers des réseaux lancés depuis les États-Unis. Entre 1839 et 1857, ce ne sont pas moins de cent et même parfois jusqu'à trois cents navires qui sont déployés chaque année à partir des ports du nord-est étasunien, la chasse aux cétacés dans le Pacifique invitant les baleiniers à renouveler une partie de leur équipage lorsqu'ils atteignent Hawaï³⁶.

L'archipel émerge alors progressivement comme une centralité animée par l'activité baleinière. Celle-ci donne l'impulsion à une activité commerciale naissante beaucoup plus régulière que celle qui prévalait avec Cook et ses premiers successeurs. Elle anime notamment Honolulu qui a l'avantage de pouvoir accueillir des navires de gros calibre grâce à sa baie en eau profonde. Ici viennent se concentrer alors des négociants spécialisés dans les fournitures aux navires, alors que s'ouvrent dans le même temps des chantiers de réparation navale. C'est alors une nouvelle dynamique économique qui est enclenchée, les Hawaïens se lançant eux-mêmes dans la commercialisation de leurs produits agricoles. Dans les années 1830, les étrangers étaient plusieurs centaines à résider à Honolulu, celle-ci comptant alors à peu près 10 000 habitants, soit environ deux fois plus qu'à peine dix ans auparavant³⁷. Par ailleurs, entre 1829 et 1843, quelques 1 700 baleiniers auraient fréquenté le port d'Honolulu, c'est à dire autant d'opérateurs de transport déplaçant des visiteurs potentiels. Ces derniers

35. *Ibid.*, p. 117.

36. Selon N. J. Kent, au cours des années 1845-1847, ce sont quelques 2 000 Hawaïens qui auraient embarqué sur des navires occidentaux. Voir KENT N. J., *Hawaii, islands under the influence*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1993.

37. *Ibid.*

auraient été au nombre de 5 000 au moins en 1834 avec toutes les précautions que la fiabilité aléatoire des statistiques impose, et le chiffre atteint presque les 20 000 en 1846³⁸.

L'intrusion des Occidentaux, d'abord par les explorateurs et les négociants, est relayée par celle des missionnaires. Ce sont les missionnaires de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions* (ABCFM) – mouvement créé en 1810 en réaction à l'influence grandissante des Lumières et de ses premiers succès, notamment à Harvard – qui quittent Boston au mois d'octobre 1819 pour Hawaï. L'idéalisation qui avait jusque-là dominé l'imaginaire occidental va alors se fissurer. Alors que Cook parlait, à propos des Hawaïens, d'« insulaires vigoureux et actifs³⁹ », désormais, pour les missionnaires protestants pénétrés par la valeur montante du travail, ils deviennent des insulaires errant dans une oisiveté décadente, comme le souligne le Révérend John Emerson : « Je ne peux pas aller prêcher alors que quantité de gens sont là accroupis, sans buts⁴⁰. »

Le paradis promis par l'insularité tropicale, en favorisant l'abondance, inclinerait peu à l'activité, et la passivité ambiante rendrait les individus beaucoup plus perméables au vice. Et si les missionnaires perçoivent les différentes pratiques culturelles des Hawaïens comme valorisant aussi bien l'oisiveté que la dépravation et la sauvagerie (infanticide, inceste, sacrifices humains), la présence occidentale n'aurait fait selon eux qu'amplifier la chute en introduisant l'alcool, la corruption, et en ayant soutenu la légèreté des mœurs hawaïennes.

Dans ce contexte, c'est la ville, incarnée par Honolulu, qui polarise l'imaginaire du vice développé par les missionnaires. C'est donc ici que ces derniers décident de concentrer leur force pour convertir les âmes, d'autant qu'ils cherchent à propager leur doctrine par la médiation des chefs hawaïens, lesquels sont de plus en plus nombreux à s'installer à Honolulu à mesure que les opportunités commerciales se font plus intenses.

Cependant, si les chefs hawaïens renforcent ainsi la centralité d'Honolulu, ils continuent à fréquenter Waikiki qui avait constitué depuis le xv^e siècle le centre culturel et politique de l'archipel hawaïen. Ils y maintiennent notamment certaines pratiques culturelles comme le surf (figure 3), conservant ici des « maisons » qui peuvent abriter les planches⁴¹ dont la grande taille manifeste un rang social élevé. Si Waikiki peut apparaître comme un lieu déclinant dans la première moitié du xix^e siècle, celui-ci bénéficie en même temps d'une position de refuge pour des motifs jugés déviants⁴² par les missionnaires. Ce

38. *Ibid.*

39. COOK J., *Relations de voyage autour du monde*, *op. cit.*, p. 379.

40. KENT N. J., *Hawaii, islands under the influence*, *op. cit.*, p. 28.

41. COLLIER R. W., *Waikiki: A study of invasion and succession as applied to a tourist area*, M.A. Thesis, University of Hawaii, 1952.

42. Voir BECKER H. S., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 1985 (pour l'édition française), p. 32-33. L'auteur montre comment la « déviance » est « créée par la

lieu fonctionne alors comme un incubateur qui rendra possible la valorisation et la promotion du surf au tournant du XX^e siècle, par des acteurs externes qui seront aussi des touristes.

Cela dit, le projet de « civilisation » n’implique pas seulement, dans l’imaginaire des missionnaires venus de Nouvelle-Angleterre, une dimension « morale », mais aussi matérielle.

Figure 3 : Carte postale disponible à Waikiki au début des années 2000 et faisant figurer un surfeur dans ce même lieu en 1898.

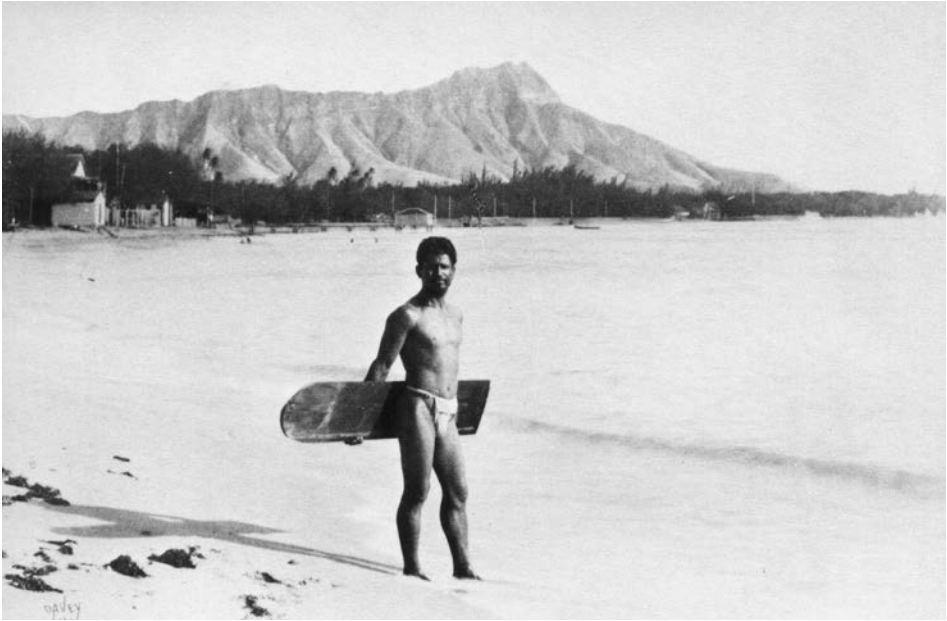


Photo de F. DAVEY.

Alors qu’au début, ces derniers développent plutôt des relations conflictuelles avec les négociants, des convergences apparaissent un peu avant le milieu du XIX^e siècle. Les missionnaires sont alors convaincus que la privatisation du foncier libérera les petites gens du joug des chefs – ces derniers perdant en grande partie leur emprise sur le travail roturier – et favorisera ainsi l’initiative économique⁴³. Plus précisément, ils sont convaincus que cette dynamique favorisera leurs intérêts, qu’ils estiment liés à la plantation pour la production sucrière. En s’engageant dans cette activité, les missionnaires ont aussi besoin d’une main d’œuvre

société », dans la mesure où « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme déviant ».

43. HERMAN R. D. K., « The Aloha State: Place names and the anti-conquest of Hawai’i », *Annals of the Association of American Geographers*, n° 89, 1999, p. 76-102.

importante, largement alimentée par l'immigration chinoise et japonaise qui doit compenser le déclin démographique des Hawaïens après la propagation de pathologies importées notamment d'Europe. L'inclusion d'Hawaï dans le territoire étasunien en 1898 donne une forte impulsion aux productions hawaïennes qui doivent être soutenues par un accroissement de la force de travail.

Dès 1900, les immigrants japonais sont au nombre de 61 000, soit environ 40 % de la population d'Hawaï, c'est-à-dire aussi le segment ethnique de loin le plus important⁴⁴. Beaucoup d'entre eux décident de s'installer, d'autant que le gouvernement étasunien favorise la venue de jeunes japonaises souhaitant se marier avec des hommes établis dans l'archipel. Non seulement certains descendants de ces immigrés seront impliqués au cours du XX^e siècle dans la mise en tourisme de Waikiki notamment, mais les liens historiques entre Hawaï et le Japon favoriseront la venue des touristes japonais dans l'archipel hawaïen.

À travers la montée en puissance de la plantation, Honolulu joue un rôle de commutateur territoire/réseaux. En effet, les produits agricoles, en provenance d'exploitations disséminées dans tout l'archipel, convergent et transitent par Honolulu, pour être ensuite aiguillés vers la Californie où se concentrent les usines de raffinerie du sucre et les acheteurs potentiels. C'est aussi à Honolulu que les entrepreneurs de la terre peuvent solliciter les firmes commerciales qui servent alors d'intermédiaires avec le monde extérieur. Ce système d'« agences » a été mis en évidence par Christian Huetz de Lemps.

« Dès le départ [...], le rôle des agences [est] beaucoup plus large qu'une simple fourniture de services commerciaux moyennant une honnête commission. Elles [tiennent] en effet une place considérable dans le financement de nombreuses entreprises sucrières »,

qu'il s'agisse de la fourniture des capitaux soutenant la compétitivité des plantations ou, si elles n'en disposent pas, des possibilités qu'elles ont de contracter des emprunts ou de pratiquer la vente d'actions, aux États-Unis mais pas seulement⁴⁵.

Les « agents » souhaitent très tôt voir se mettre en place une intensification des liens horizontaux entre planteurs, notamment autour de la *Hawaiian Sugar Planter's Association* (HSPA) qui permet aux planteurs hawaïens d'être les mieux placés dans le monde en ce qui concerne la technicité des industries sucrières.

À cette structuration horizontale des solidarités vient se greffer rapidement une intégration « verticale ». Celle-ci est activée au travers de relations entre les agences et les entreprises hawaïennes opérant dans la raffinerie ou le transport maritime, en sorte qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, cinq agences,

44. *Ibid.*

45. HUETZ DE LEMPS C., « De la primauté des plantations à l'économie de services : l'exemple des Hawaï », dans COLLECTIF, *Îles tropicales : insularité, insularisme*, Talence, CRET-université de Bordeaux III, 1987, p. 361-398.

les *Big Five*, assurent quasi exclusivement les intérêts des plantations à Hawaï. Ces organisations disposent ainsi des capitaux suffisants pour élargir le spectre de leurs activités en investissant dans l'économie touristique au tournant du XX^e siècle, enclenchant alors une dynamique de mise en tourisme dont le rythme s'est considérablement accéléré à partir des années 1960.

WAIKIKI : ENQUÊTE SUR L'URBANITÉ D'UN LIEU TOURISTIQUE

Malgré le fantasme du retour à l'état de nature associé à l'île tropicale, Waikiki est aujourd'hui un lieu urbain, une urbanité qui peut se lire à travers la monumentalité et la densité des bâtis. Mais la matérialité des artefacts ne suffit pas ici à comprendre la qualité urbaine du lieu. Or, l'hypothèse est que l'urbanité a joué et joue encore un rôle décisif dans le fonctionnement et la durabilité du lieu touristique (comprise notamment ici comme son maintien dans le tourisme sur le temps long).

Cette hypothèse s'appuie d'ailleurs sur les fondements du tourisme en tant que pratique sociale. Celle-ci peut en effet être appréhendée comme une forme de mobilité qui, entre héritage et rupture avec les pratiques mobilitaires de l'aristocratie et de la bourgeoisie rentière du XVIII^e siècle, et portée par les citadins de la « ville industrielle », invente ou transforme des lieux urbains⁴⁶. Qu'ils soient déjà urbains comme c'est le cas des villes de l'antiquité et de la Renaissance pratiquées à travers le Grand Tour par les jeunes Britanniques qui en reviennent gentlemen, ou qu'ils soient créés sous forme de station par les citadins qui y transfèrent leurs valeurs et leurs normes à travers la villégiature, les lieux touristiques sont d'emblée liés à l'urbanité. Par ce dernier concept, il faut entendre les propriétés qui font qu'une ville est une ville, et que Jacques Lévy définit par le couplage de la densité et de la diversité⁴⁷. Ainsi, l'auteur appréhende notamment la configuration urbaine comme « la concentration d'une société en un lieu [...] en sorte d'y maximiser la densité des interactions sociales⁴⁸ ».

L'urbanité est notamment incarnée par l'espace public, dans la mesure où ce dernier peut être défini comme le lieu « où tous ceux qui s'y trouvent peuvent et doivent penser que tous les autres membres de la société pourraient l'y côtoyer⁴⁹ ».

Autrement dit, l'espace public suppose l'existence pour quiconque du « droit de visite⁵⁰ », c'est-à-dire la liberté d'aller et venir, de circuler librement, et le droit pour l'intrus (celui qui fait intrusion) de ne pas être contraint de se justifier quant à sa présence. L'accessibilité (par l'offre de mobilité et la capacité des individus à

46. Voir Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, *op. cit.*

47. LÉVY J., *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, *op. cit.*

48. *Ibid.*, p. 199.

49. *Ibid.*, p. 239.

50. KANT I., « Vers la paix perpétuelle », dans KANT I., *Vers la paix perpétuelle...*, Paris, Flammarion, coll. « G.-F. », 1991, p. 73-131.

s'en saisir, mais aussi par l'intelligibilité du contexte) et la civilité (les normes qui permettent aux individus de tenir ensemble, y compris à travers des procédures garantissant l'anonymat) sont ainsi des conditions rendant possible la production de l'espace public. Ce dernier « objet » doit en fait permettre d'appréhender tout lieu touristique, lequel suppose la coprésence d'individus se déplaçant temporairement hors de leurs lieux du quotidien, à des fins de récréation (pratiques en rupture avec la routine, permettant un relâchement plus ou moins maîtrisé de l'auto-contrôle⁵¹).

L'espace public peut alors être appréhendé comme

« un espace sensible, dans lequel évoluent des corps, perceptibles et observables, et un espace de compétences, c'est-à-dire de savoirs pratiques détenus non seulement par des opérationnels et des concepteurs (architectes ou urbanistes), mais aussi par des usagers ordinaires. [...] Il y a des manières de faire savoir ce que l'on fait, de rendre observables nos orientations, de montrer comment l'on gère sa place. Et ces indications sont précieuses pour le chercheur comme elles le sont pratiquement pour ceux qui précèdent dans la queue⁵² ».

Quelle place tient alors l'espace public à Waikiki et quelle en est la forme ? Comment les individus y co-habitent-ils ? Dans quelle mesure les lieux pratiqués par les touristes et les résidents permettent-ils de mettre à l'épreuve les normes, y compris celles qui engagent le corps ?

Ces questions nous invitent ainsi à articuler différentes échelles, sans oublier les plus fines, notamment celle qui permet d'appréhender les actions spatiales *en train de se faire*. Cet angle d'attaque doit beaucoup à la sociologie américaine. Au moment où Durkheim « proposait en France de considérer les faits sociaux comme des choses, [...] Znaniecki introduisait aux USA le "coefficient d'humanité" associant toute donnée scientifique à l'expérience humaine qui la produit⁵³ ».

Cette posture annonce en fait la théorie interactionniste, laquelle donne le change au quantitativisme, longtemps dominant aux États-Unis. Celle-là « revendique le respect de la complexité et de la fluidité de la vie sociale⁵⁴ », en prenant comme point d'appui théorique l'idée selon laquelle « le monde empirique existe », « imprégné de l'indétermination caractéristique d'une "réalité en état de flux" [...] attendant d'être ordonnée mais sans jamais être déterminée une fois pour toutes, ouvertes à différentes possibilités et aux aléas de l'action⁵⁵ ». Prenant au sérieux

51. Voir Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », Paris, 2005 et STOCK M. (dir.), *Le tourisme. Acteurs, lieux et enjeux*, op. cit.

52. JOSEPH I., *La ville sans qualité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Mondes en cours », 1998, p. 31-35.

53. PIETTE A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Éditions Métailié, 1996, p. 12.

54. *Ibid.*, p. 17.

55. *Ibid.*, p. 66.

les « comportements mineurs » tendus entre sens partagé et invention d'une nouvelle norme, Erving Goffman nous a invités à être attentifs à l'observation des manières dont les individus s'inscrivent dans l'espace public⁵⁶, comment ces derniers parviennent à régler la bonne distance, à trouver la place qui convient dans le contexte de l'action, afin d'éviter l'offense spatiale notamment.

Des enquêtes de terrain ont ainsi été menées en 2000 et 2001 (durant 9 mois au total⁵⁷), mais aussi au cours du mois de janvier 2013. Ces enquêtes ont largement fait appel à l'observation directe, laquelle consiste à s'intéresser

« à des situations sociales circonscrites examinées de façon intensive avec l'intention d'établir des faits de pratique, de saisir le contexte contraignant dans lequel ils se développent, de prendre en compte le travail verbal des acteurs pour s'en rendre maîtres. Cela conduit à restituer les logiques d'acteurs, à rendre à leurs comportements leur cohérence, à révéler le rapport au monde que chacun manifeste à travers les pratiques observables⁵⁸ ».

Cette méthode ne peut être monopolisée par la sociologie⁵⁹ et doit pouvoir être convoquée par les autres sciences sociales, y compris la géographie. Surtout que le terme « observation » peut générer un malentendu en laissant penser que la méthode ne mobilise qu'un seul registre, le regard. Or, elle fait appel à tout l'appareillage sensoriel de l'enquêteur.

Ainsi,

« l'observation implique aussi et surtout l'usage de l'audition. La spécificité de l'observation n'est pas qu'elle néglige la parole des acteurs, bien au contraire, mais qu'elle la recueille en situation. Le pluriel est important car il ne s'agit pas seulement d'enregistrer des propos tenus dans le cours ordinaire de l'activité et des interactions, mais aussi de prêter attention à leur diversité et à la diversité des contextes dans lesquels ils s'énoncent⁶⁰ ».

Sans doute plus coûteuses en termes de temps d'investigation⁶¹, les informations recueillies par l'observation directe sont peut-être aussi plus fiables, car non retravaillées par les individus après-coup, dans le contexte notamment d'un entretien où se joue une nouvelle scène sociale, même si l'observateur participe aussi, dans le premier cas, à la situation et est susceptible de perturber le comportement des enquêtés.

56. GOFFMAN E., *La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 2 : les relations en public*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1973.

57. Ici dans le cadre d'une thèse de doctorat en géographie intitulée *Touristicité idéale. Hawaï, un parcours utopique*, soutenue en 2003 à l'université de Rouen, sous la direction du professeur Denis Retaillé. Cet ouvrage est inspiré de la thèse.

58. ARBORIO A.-M., FOURNIER P., *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Nathan université, 1999, p. 7-8.

59. CHAUVIN S., JOUNIN N., « L'observation directe », dans PAUGAM S. (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012 (1^{re} édition 2010), p. 143-165.

60. *Ibid.*

61. ARBORIO A.-M., FOURNIER P., *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, op. cit., p 49.

D'où la nécessité « de maintenir sur sa démarche une posture réflexive, attentive aux effets du choix de méthode sur la perception de l'objet⁶² ».

Parce que l'espace public est par définition un espace ouvert, où les individus sont de passage, et où s'opère donc un renouvellement des membres coprésents, qu'il s'agisse ici de la rue ou de la plage, nous avons adopté la méthode de l'observation *incognito*, sans révéler aux enquêtés notre posture d'enquêteur.

PLAN DE L'OUVRAGE

Comme nous l'avons suggéré plus haut, il n'existe pas d'espace touristique sans la pratique des touristes, laquelle suppose un acte de mobilité temporaire et choisi vers un ou des lieux de « bonne qualité » (c'est-à-dire représentés comme tel). La première partie sera ainsi consacrée à l'analyse des images (au sens large de « système de signes qui médiatise le rapport de l'individu au monde⁶³ ») qui ont contribué à créer les conditions pour qu'Hawaï devienne une destination. Certains écrivains comme Mark Twain, Robert Louis Stevenson, ou encore Jack London, mais aussi les premiers guides touristiques, ont ainsi produit des énoncés qui ont eu un rôle plus ou moins performatif⁶⁴ dans la mise en désir de l'archipel hawaïen.

La seconde partie traite des éléments matériels et idéels qui ont permis d'enclencher la mise en tourisme des îles Hawaï en général et de Waikiki en particulier, notamment à travers la co-production d'acteurs internes mais aussi externes au lieu.

Dans la troisième partie, nous montrerons comment cette dynamique de mise en tourisme a connu des basculements, Waikiki concentrant l'attractivité et le déploiement des structures touristiques (hébergement marchand, bar, restaurant, etc.). Ce paysage urbanisé, et la « maturité » supposée du lieu, a suscité de la part des édiles notamment, des représentations qui ont renouvelé en partie les actions orientées vers le développement touristique.

Enfin, la quatrième partie interroge les raisons pour lesquelles Waikiki a pu « passer le temps » et se maintenir dans le tourisme. Cette analyse est menée notamment à travers l'urbanité du lieu, les pratiques urbaines des touristes ayant connu depuis le début du XX^e siècle, une logique à la fois de pérennisation et de diversification.

62. CHAUVIN S., JOUNIN N., « L'observation directe », dans PAUGAM S. (dir.), *L'enquête sociologique*, *op. cit.*

63. LUSSAULT M., « Images (de la ville) et politique urbaine », *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 73, 1998, p. 45-53.

64. Selon Franck Cochoy, un énoncé performatif « renvoie à un état du monde ni vrai ni faux, mais qu'il contribue à faire advenir ». Ce type d'énoncé est considéré comme un « acte de langage » en raison de sa « capacité à faire impression sur le monde plutôt qu'à le décrire ». Voir COCHOY F., *De la curiosité. L'art de la séduction marchande*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et Société », 2011, p. 126.